

MESSAGER DE TAHITI

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie,

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS À 3 HEURES DU SOIR.

MATARITI 15. — N° 51.

TE VEA NO TAHITI.

Mahina man 22 no Titene 1866.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 1 franc par an.

Il se paie à l'avance. — 10 fr.

Si moins... 9 fr.

Tout moins... 8 fr.

Si moins... 7 fr.

Si moins... 6 fr.

Si moins... 5 fr.

Si moins... 4 fr.

Si moins... 3 fr.

Si moins... 2 fr.

Si moins... 1 fr.

Si moins... 50 centimes.

Pour les Aboînements et les Annonces, s'adresser

AU BUREAU DE LA POSTE,

Imprimerie du Gouvernement.

PRIX DES ANNONCES (au compris de la taxe)

Les réclames régulières... 10 c. la ligne.

Annonces de 25 lignes... 20 c.

Les annonces rentrées se paient le matin au prix de la publication immédiate.

SOMMAIRE.

PARTIE NON OFFICIELLE. — Circulaire du Gouvernement de S. M. l'Empereur à ses agents diplomatiques. — Cession de la Verdine. — Sonances hydrographiques. — Voyage des Espagnols à Tahiti. — Mouvements du port. — Marché du Papete. — Tabac d'abatage. — Annonces.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Un arrivage de San Francisco a transmis à Papeete des nouvelles d'Europe qui vont pour Paris, par voie ordinaria, jusqu'au 21 septembre, et par voie télégraphique jusqu'au 5 novembre.

La situation est toujours dominée par l'intérêt qu'offre le document qui suit :

Circulaire aux agents diplomatiques de l'Empereur.

On lit dans le Moissac :

« Le ministre de l'intérieur chargé par intérim du portefeuille des affaires étrangères, a adressé la circulaire suivante aux agents diplomatiques de l'Empereur : »

Paris, le 16 septembre.

Mousieur,

Le gouvernement de l'Empereur ne saurait ajourner plus longtemps l'expression de son opinion sur les événements qui s'accompagnent en Allemagne. M. de Mousset devant rester absent quelque temps encore, Sa Majesté m'a demandé d'exprimer à ses agents diplomatiques les vues qu'il disposerait sur ce sujet. La guerre qui a éclaté au centre et au sud de l'Europe a détruit la Confédération germanique et constitue définitivement la nationalité italienne. La Prusse, dont les limites ont été agrandies par la victoire, domine sur la rive droite du Mein. L'Autriche a perdu Venise ; elle est séparée de l'Allemagne.

En face de ces changements considérables, tous les Etats se recueillent dans le sentiment de leur responsabilité ; ils se demandent quelle est la portée de la paix récemment intervenue, quelle sera son influence sur l'ordre européen et sur la situation internationale des divers puissances.

L'opinion publique, en France, est émouue. Elle flotte, incertaine, entre la joie de voir les traités de 1815 détruits et la crainte que la puissance de la Prusse ne prenne des proportions excessives ; entre le désir du maintien de la paix et l'espérance d'obtenir, par la guerre, un agrandissement territorial. Elle applaudit à l'affranchissement complet de l'Italie, mais veut être rassurée contre les dangers qui pourraient menacer le Saint-Père.

Les perplexités qui agitent les esprits et qui ont leur根源 dans l'étrangeté, inconnue au gouvernement, l'obligent de dire nettement ce qu'il pense.

La France a saurait avoir une politique équivalente. Si elle est atteinte dans ses intérêts et dans sa force par les changements importants qui se font en Allemagne, elle doit l'avouer franchement et prendre les mesures nécessaires pour garantir sa sécurité. Si elle ne perd rien aux transformations qui s'opèrent, elle doit le déclarer avec sincérité et résister aux apprehensions exagérées, aux appétitions ardentées qui, en excitant les jalousies nationales, voudraient entraîner hors de la route qui elle doit suivre.

Pour donner les incertitudes et l'ordre des convictions, il faut envisager dans leur ensemble le passé tel qu'il était, l'avenir tel qu'il se présente.

Dans le passé, que voyions-nous ? Après 1815, la Sainte-Alliance réunissait contre la France tous les peuples, depuis l'Oural jusqu'au Rhin. La Confédération germanique comprenait, avec la Prusse et l'Autriche, 90 millions d'habitants, elle s'étendant depuis le Danube jusqu'à Trieste, depuis la Balique jusqu'à l'entre, et nous entourant d'une muraille de fer, soutenu par des places fortes dédiées à la défense stratégique, étant enclose par les plus habiles constructions territoriales.

La moindre difficulté que nous pouvions avoir, avec la Hollande ou avec la Prusse sur la Moselle, avec l'Allemagne sur le Rhin, avec l'Autriche dans le Tyrol ou le Frioul, faisait si durement contre nous toutes les forces réunies de la Confédération. L'Allemagne aussi chienne, inexpugnable sur l'Adige, pouvait s'assurer la victoire, venu jusqu'aux Alpes. L'Autriche, ayant pour avant-garde sur le Danube, deux secondaires, sans essere agités par des débats de transformation politique et disposés à considérer la France comme l'ennemie de leur existence et de leurs aspirations.

Si on en excepte l'Espagne, nous n'avions aucune possibilité de constituer une alliance sur le continent. L'Italie était morcelée et impuissante ; elle ne comparait pas comme nation. La Prusse n'était ni assez complète ni assez indépendante pour se dégager de ses traditions. L'Autriche était trop préoccupée de l'empêcher de se révolter dans l'ensemble de l'Europe pour pouvoir s'occuper de ses dépendances.

Sans-doute, la paix longue et maintenue a pu faire oublier les dangers et les incertitudes territoriales et de ces alliances, car les assurances formulées lorsque la guerre vient à éclater.

Mais cette sécurité précaire, la France l'a parfois obtenue au prix de l'affacement de son rôle dans le monde. Il n'est pas contestable que, pendant près de quarante années, elle a rencontré débat et contre-debat, mais aussi coalition des trois cours du Nord unies par le souvenir de débâcles et de victoires communes, par des principes analogues de

gouvernement, par des traits de volonté solennels et des sentiments de défense envers notre action libérale et révolutionnaire.

Si, maintenant, nous examinons l'avenir de l'Europe transformée, quelles garanties présentent-elles à la France et à la paix du monde ?

La coalition des trois cours du Nord est brisée. Le principe nouveau qui régit l'Europe est la liberté des alliances. Toutes les grandes puissances sont résidées les unes et les autres à la plénitude de leur indépendance, au développement régulier de leurs destines.

La Prusse agrandie, libère désormais de toute solidarité, assure l'indépendance de l'Allemagne. La France est en état de se dégager, fière d'une administration forte, de nationalité indiscutable, elle ne saurait combattre ou regretter l'œuvre d'assimilation qui vient de s'accomplir et de s'aborder à des sentiments jaloux les principes de nationalité qu'elle représente et professe à l'égard des peuples.

Le sentiment national de l'Allemagne satisfait ses inquiétudes et dispense, ses inimités s'éteignent. En étaignant la France, elle fait un pas qui la rapproche et qui l'assure de nous-mêmes.

Assez pour que la toute nouvelle France n'ait pu étendre le protectorat, est mis en possession de tous ses éléments de grandeur nationale. Son existence modifie profondément les conditions politiques de l'Europe ; mais malgré des susceptibilités irréductibles ou des injonctions passagères, ses idées, ses principes, ses intérêts la rapprochent de la nation qui a versé son sang pour l'aider à conquérir son indépendance.

Les intérêts du trône pontifical sont assurés par la convention du 15 septembre. Cet accord sera loyalement exécuté. En rentrant dans la papauté, l'Italie obtient une garantie de sécurité pour le Saint-Père, la protection de la France.

Dans la Baltique comme dans la Méditerranée surgissent des marques secondaires qui sont favorables à la liberté des mers.

L'Autriche, dégagée de ses préoccupations italiennes et germaniques, n'aura plus ses forces dans des rivalités stériles, mais les concentrera à l'est de l'Europe, représente encore une puissance de 35 millions d'âmes qui sauve, aucun intérêt ne sépare de la France.

Par quoi le réveil du passé sur l'avenir réapparaît-il publiquement ? Dans l'Asie, mais dans l'Asie, mais dans l'Asie de la France dans ces nations affranchies d'un pess qui nous fut hostile, appelle à une nouvelle, dirigée par des principes qui sont les siens, animées de ces sentiments de progrès qui forment le fond pacifique des sociétés modernes !

Une Europe plus fortement constituée, rendue plus homogène par des divisions territoriales plus précises, est une garantie pour la paix du continent. Il est à craindre que l'Allemagne, qui compte 80 millions d'habitants, ne débute plus de 40 millions d'habitants ; l'Allemagne, 37 millions, dont 29 dans la Confédération du Nord et 8 dans la Confédération du Sud ; l'Autriche 35 ; l'Italie, 26 ; l'Espagne, 18. Qu'y a-t-il dans cette distribution des forces européennes qui puisse nous inquiéter ?

Une puissance irrésistible, faut-il le regretter, pousse les peuples à se réunir en grands agglomérations en faisant disparaître les Etats secondaires. Cette tendance fait du désir d'assurer nos intérêts généraux des groupes plus puissants que les dissensions du monde. Tandis que les anciennes populations du continent, dans leurs territoires restreints, ne s'accroissent qu'avec une certaine lenteur, la Russie et les Etats-Unis d'Amérique peuvent, ayant un siège, comporter une centaine de millions d'hommes. Quoique les progrès de ces deux grands empires ne soient pas pour nous un sujet d'inquiétude, et qu'au contraire nous applaudissions à leurs généreux efforts en faveur des races opprimées, il est de l'intérêt prévoyant des nations du centre, de la France et sans doute de l'Angleterre, de se tenir à l'abri de ces forces et sans esprit public.

La politique doit s'élever au-dessus des préjugés dirinis et mesquins d'un autre âge. L'Empereur sait-il pas que la grandeur d'un pays dépend de l'affaiblissement des peuples qui l'entourent, et ne voit de véritable équilibre que dans les vœux satifas des nations de l'Europe. En cela, il obéit à des convictions anciennes et aux traditions de sa race. Napoléon I^e avait prévu les changements qui s'opèrent aujourd'hui sur le continent européen. Il avait déjoué le germe d'un empire dans l'Asie, dans l'Amérique, en faisant disparaître deux cent états indépendants.

Si ces considerations sont justes et vraies, l'Empereur a au moins d'accepter le rôle de médiateur qui n'a pas été sans gloire, d'arrêter d'autiles et doulongueuses émissions de song, de modérer le vainqueur par son intervention amicale, d'atténuer les conséquences des revers de poursuite, à travers tant d'obstacles, le rétablissement de la paix. Il aurait au contraire méconu au haut degré son rôle de médiateur, si, au contraire, il avait pu prétendre qu'il s'était jeté à l'improviste dans les hasards d'une grande guerre, d'une de ces querres qui réveillent les haines de races et dans lesquelles s'entrechoquent des nations ennemis.

Quel état est, en effet, le but de cette lutte engagée spontanément entre la Prusse, nécessairement contre l'Italie ? Une conquête, un agrandissement territorial... Mais le gouvernement impérial a depuis longtemps appliqué ses principes en matière d'extension de territoire.

Il comprend, il a compris les annexions commandées par une nécessité absolue, réunissant à la partie des populations ayant les

meilleurs succès, le même esprit national que nous, et il a demandé à l'Assemblée de la Savoie et du comté de Nice le rétablissement de nos frontières naturelles.

La France peut désirer que les agrandissements territoriaux qui n'intéressent pas sa puissance ou son prestige, mais qui sont toujours favorables à son sécurité intérieure ou politique, en fassent partie, sans grande insécurité de la civilisation.

Si par là est d'atteindre l'accord entre toutes les puissances qui veulent à la fois maintenir le principe d'autonomie et favoriser le progrès. Cette alliance enlèvera à la révolution le prestige du patrimoine dont elle prétend couvrir la cause de la liberté des peuples, et conservera aux grands Etats éclairés la sage direction du mouvement démocratique qui se manifeste partout en Europe.

Toutefois, il y a dans ces revendications des idées qui sont empruntées du pays, un sentiment localisé qui n'est pas reconnaître et préciser. Les résistances contre l'ordre doivent contenir un enseignement grave et qui n'a rien à faire à l'honneur de nos armes ; nous indiquent la nécessité, pour la défense de notre territoire, de perfectionner sans défaire notre organisation militaire.

La nation ne masquera pas ce devoir qui ne saurait être une menace pour personne ; elle a le juste orgueil de la valeur de ses armes ; ses susceptibilités éveillées par le souvenir de ses batailles militaires, par le nom et les actes des combattants de la guerre, ne sont que l'expression de l'énergie de maintenir, honorer de toute manière son rang et son influence dans le monde.

En résumé, du point de vue où le gouvernement impérial considère les destinées de l'Europe, l'heureux lui paraît dégagé d'éventualités menaçantes ; des problèmes redoutables, qui devaient être résolus parce qu'on ne les saupprime pas, passent sur les destines des peuples ; ils auraient pu s'imposer dans des temps plus difficiles ; ils ont reçu leur solution naturelle sans de trop violentes secousses et sans le concours dangereux des passions révolutionnaires.

Une paix qui reposera sur des principles basera sera une paix durable. Quant à la France, de quelques côtés qu'elle parte ses regards, elle n'apportera rien qui puisse entraîner sa marche au trouble de sa prospérité. Conservant avec toutes les puissances d'amicales relations, dirigée par une politique qui a pour signes de sa force la générosité et la modération, appuyée sur son imposante unité, avec son génie qui rayonne partout, avec ses trésors et son crédit qui résonnent l'Europe, avec ses forces industrielles développées, entourées désormais de nations pacifiques, elle apparaît non moins grande, elle domine, non moins respectée.

Tel est le langage que vous devez tenir dans vos rapports avec le gouvernement auprès duquel vous êtes accueillis.

Agrérez, etc.

LA VALETTA.

La cession de la Vénétie.

On lit dans le Moniteur :

« L'Empereur, en acceptant la cession de la Vénétie, a été guidé par le désir de contribuer à écartier une des causes principales de la dernière guerre et à hâter la suspension des hostilités. Aussi-tôt que la signature d'un armistice en Italie a été déclarée, le gouvernement de Sa Majesté a employé des efforts pour empêcher la conclusion de la cession finale. Si M. Thiers, par l'intermédiaire du ministre François-Joseph, un traité a été signé à la fin du 24 de ce mois entre la France et l'Autriche, et les ratifications en ont été échangées aujourd'hui à Vienne. En vertu de cet acte, la remise des fortresses et des territoires du royaume lombard-vénitien sera effectuée par un commissaire austro-italien entre les mains du commissaire français qui se trouve dès à présent en Vénétie. Le délégué de la France s'entendra ensuite avec les autorités vénitiennes pour leur transmettre les documents de permission qu'il aura reçus, et les populations seront admises à quitter elles-mêmes sur le sol de l'empereur. Sonnettez réserve, Sa Majesté n'a pas hésité à déclarer, dès le 29 juillet, qu'elle consentait à la réunion au royaume d'Italie des provinces cédées par l'Autriche. »

L'Empereur a fait connaître ses intentions à S. M. le roi Victor-Emmanuel par la lettre suivante :

« Mesmeur mon pere,

« J'ai appris avec plaisir que Votre Majesté avait adhéré à l'amicale et aux préliminaires de paix signés entre le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche. Il est donc probable qu'une nouvelle ère de tranquillité va s'ouvrir pour l'Europe. Votre Majesté sait que j'ai accepté l'offre de la France pour la préserver de toute dévastation et prévenir une effusion de sang inutile. Mon but a toujours été de la rendre à elle-même ainsi que l'Italie fut libre des Alpes à l'Adriatique. Maîtress de nos destinées, la Vénétie pourra bientôt par le suffrage universel exprimer sa volonté.

« Votre Majesté reconnaîtra que dans ces circonstances l'action de la France s'est encore exercée en faveur de l'humanité et de l'indépendance des peuples.

« Je vous renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis,

NAPOLEON.

« Saint-Cloud, le 11 août 1866. »

ANNONCES HYDROGRAPHIQUES.

OCEAN PACIFIQUE. — *Feu frottant à l'entrée de la rivière Fraser (côte d'Amérique).* — Le Gouvernement de la Colombie anglaise a donné avis qu'un bateau-feu a été mouillé récemment sur les Sand Heads, à l'entrée de la rivière Fraser, Colombie anglaise.

Le feu est fixe blanc, et avec une atmosphère claire, on pourra le voir de 11 milles. Le bateau est rouge, avec les traits Sour-Sax Head en lettres blanches de 6'61, peints sur ses côtes ; il a deux masts, et il porte un ballon en caïlcobite de 15' de diamètre au grand mât. On tinte une cloche à bord lorsqu'il y a un vent de 10 milles.

Le bateau est mouillé à fond, à 49° 3' 30" N. 125° 37' 30" E. et il y a peu de la pointe Grey. Au N. 49° 30' E. à 3 milles 2/10 de la pointe North Sand Head au N. 50° 23' 0. à 7 cables, et la bouée South Sand Head à l'E., à 2 cables.

Les relevements sont vracs. Variation : 22° 35' E. en 1866.

OCEAN INDien. — *Feu fixe sur l'île Double (Birmans).* — Le Secrétaire d'Etat du Gouvernement de l'Inde informe les navigateurs que, le 4 décembre 1865, une bouée a été mise en place sur l'île Double, située sur la côte sud-ouest de l'île de Birmans.

ÎLE DOUBLE. — Il éclaire un arc de 164° 30', compris entre le S. 4° 15' E. et le N. 20° 45' O., à l'Ouest de l'île Kalingoù et Collagoù, et le second à 1 mille 1/2 à l'Est de la bouée Patch, qui est devant Amherst. On ne fait pas coquetter la hauteur du feu ; mais il est dit que sa portée est de 19 milles par un temps clair.

Une zope de lampe est visible diurne ou à lenniles, et du premier à l'heure d'Amberst.

L'appareil d'éclairage est dioptrique ou à lentilles, et du premier à l'heure d'Amberst.

L'île Double est à 15° 53' 30" N., 92° 16' 21" E. Du feu, on relève la pointe Amberst au N. 6° 45' O. ; la bouée Patch au N. 15° 30' O., et la pointe Ouest de l'île Kalingoù au S. 3° E.

INSTRUCTIONS. — En atterrissant sur le feu, on devra faire tout son possible pour le relever entre le S. E. et le N. E., en portant une grande attention aux marées, qui courront parallèlement à la côte avec une vitesse de 5 nœuds. — Il faut éviter de faire courir trop près de la terre, car la luminosité de ces îles fait que cette partie de la côte est visible, il n'y a aucun danger à croire, mais l'île n'est soit à 10 milles dans le Nord, ou, en approchant les îles Goodwin, on trouvera la marée portant sur ces dangers avec une très-grande vitesse. La retour sur terre dans le voisinage de l'île Double ; mais, à cause de la rapidité des marées, on devra éviter, autant que possible, de mouiller par d'assez grands fonds.

Les relevements sont vracs. Variation : 2° 15' N. E. en 1866.

Cet avis affecte la série K. n° 92 ; l'instruction n° 344, page 367 ; les cartes n° 883 et 900, et la carte anglaise n° 709.

VOYAGES DES ESPAGNOLS A TAHITI

EN 1772 ET 1773 [1].

Le temps des expéditions aux îles sous le règne de Charles III fut assez court pour permettre aux Espagnols de faire de belles navigations dans des provinces éloignées, et de profiter de leur situation pour étendre leurs possessions et leur commerce avec tout d'indifférence et de sécurité.

Premier voyage.

Un navire français arrivant de l'Inde au port du Callao en 1769, a fait savoir qu'il a visité une île située par 27° 30' de latitude Sud, et distante de la côte du Chili d'environ 10 milles par six cours lisses. La même île a été vue en 1769 par un officier anglais, et le capitaine qui l'a découverte l'a nommée Davis.

Le vice-roi du Pérou, Don Manuel de Alvarado, a envoyé un navire de guerre nommé San Lorenzo, avec une frégate, Santa Rosalia, pour la reconnaître. Les deux bâtiments, parti du Callao le 10 octobre 1770 l'ont aperçue le 15 novembre de la même année. Ayant souffert avec beaucoup de souci de tout autre, ils ont trouvé un fond mauvais, pierreux, avec du sable ; seulement, dans la partie Nord se trouvait une rade avec un fond de grès sablé, où on a jeté l'ancre par trois ou quatre bras de mer, la distance d'un mât et demi pour faire rive. Sur toute son pourtour, qui est de deux lieues, on n'a pu trouver de petit endroit où on put gagner avec facilité, à l'exception d'une petite plage de sable ; partout ailleurs il n'y a que des roches et la mer déferlant avec violence. A l'île est habité par des Indiens sauvages, bien bâties, brûlés du soleil, parce qu'ils vont tout sous, ayant seulement autour une sorte d'ostière en feuilles de palmier. Ils avaient l'air d'avoir de bonnes dispositions ; ils sont nimbés et ont beaucoup de figures en pierre d'une grosse taille. Les Indiens de l'île sont des savages, mais plus civilisés, et la plupart sont croisés sur l'autre île, qui est aussi située dans la partie orientale, mais les Indiens les ont convertis le lendemain. Le nombre des habitants paraît approcher d'un millier d'individus de tout âge et sexe. Ils ont des habitations souterraines, parce qu'on n'y trouve pas de bois de construction. L'île est de moyenne hauteur ; le terrain est très-pierreux ; mais dans quelques parties il produit des yuccas, de la canne à sucre, des ignames, des bananes et des calebasses. Il n'y a point de montagnes, seulement quelques éminences couvertes de brumes. L'eau manque également ; on la tire de trous creusés dans le sable des îles. On y trouve quelques poules de petite taille et de peu de poitrine.

(Un personnage digne de foi qui a eu des relations avec des individus qui ont été dans l'île m'a assuré que le nombre des habitants ne dépasse jamais 900, parce que les indigènes ont rencontré qu'elle n'en pouvait pas nourrir davantage. Quand ce nombre est complété, il survient une naissance, on tue celui qui passe soixante-dix ans, et si l'il n'y a pas un sur le nouveau-né, [2])

Après le retour des deux navires au Callao avec une perte de l'île Davis, à laquelle on a donné le nom de San Carlos, le vice-roi en a fait le rapport à Sa Majesté le roi d'Espagne, qui a ordonné de faire une enquête pour former un établissement, suivant pour empêcher l'Évangile à ses habitants. Pour mettre à exécution cet ordre, un commandement de mai de 1772, on a armé la frégate de guerre Santa María Magdalena, autrement la Agustí, commandée par le capitaine Don Domingo Boeneches. En même temps, le vice-roi a demandé au collège d'Ocros deux religieux franciscains pour les embarquer sur l'île Davis. On a nommé le père Juan Bonanno, Italiens, et le père Joseph Alvarado, Galicien, qui sincèrement était dévoué à ses fidèles. Comme on ne possédait pas encore des renseignements exacts sur l'île et ses habitants, on ne se proposait pas de former un établissement pour le moment, mais de faire une reconnaissance parfaite en signalant tout ce qui pouvait conduire à un établissement permanent dans le futur. Pour cela on a embarqué quelques cadeaux et des étoffes pour les Indiens afin de gagner leur bonne volonté par de bons procédés.

La frégate étant prête à partir, le vice-roi a reçu une dépêche du gouvernement d'Espagne dans laquelle on lui annonçait que la

(1) Traité d'un ouvrage espagnol intitulé El Pájaro salserero, publié en 1765.
(2) Les îles entre parenthèses sont à consulter qui a relaté l'ouvrage cité dans la note précédente.

Le 1^{er} novembre nous avons appris que les Anglais avaient visité une terre du Pacifique nommée *Patagonia* par le roi Georges V et par les marins Chabot et Malherbe, située entre le 17° 29' de latitude Sud, et par 150° 13' 17" de longitude à l'ouest du méridien de Paris ; on la dénomme *île de la Reconnaissance*. Le vice-roi a tenu secrète cette expédition, et pourraient l'armement de la frégate laissant croire qu'il avait été fait seulement à la reconnaissance de l'île San Carlos, sans que l'équipage, l'équipage et la garnison apprennent, avec surprise, que l'île, l'équipage et la garnison sont sortis du port du Callao le 28 septembre 1773, à destination de l'île San Carlos.

Le vice-roi a remis au capitaine de la frégate, D. Domingo Boeza, une planche d'instruction encadrée qui devait être ouverte qu'à dix lieues du Callao. Ayant pagonné cette distance et ouverte plus, il s'est trouvé content l'ordre de deux expéditions dans le même voyage, c'est-à-dire la reconnaissance de l'île Otaheti et de l'île San Carlos, laissait à la décision du capitaine d'exécuter d'abord l'une ou l'autre des deux entreprises, et la première accordait à d'illiers un délai de 15 jours. Voulant alors s'y ravitailler et procéder ensuite à la seconde, ayant été dépossédé de ses ordres et des officiers, il a été décidé d'entreprendre en premier lieu la reconnaissance de l'île Otaheti, et, en conséquence, a mis le cap à O. S. O. pour se mettre dans sa latitude.

Après avoir quitté la côte, en poursuivant la route vers notre destination, nous avions des brises générales depuis le S. S. & N. E. très-favorables, avec quelques ondes de plaine, et ayant gagné la latitude d'Ostrea, on a dirigé à l'Est. N. E. une partie terrestre couverte de brousses : elle était assez étendue pour faire quelques lieues et, suivant son relèvement, nous-en avons dû passer à une densité vers deux heures du matin. Nous nous sommes mis au plus près pour la reconnaître. Le temps contrarie ne nous a permis de nous mettre au vent que le 30 du mois. Le 29 au soir, étant arrivés vers la pointe orientale, on aperçut de feu sur l'île ; nous en avons eu alors naturellement qu'il y avait du monde, quelques naufragés peut-être, mais ce fut toute une partie, composée de trois îlots rassemblés par des roches formant un détroit, grande baie dans laquelle nous voyions quelques pirogues. La terre est basse, avec de petites brousses et quelques cocotiers.

Le 30 au point du jour, nous trouvâmes au vent de l'île, nous avons envoyé une embarcation pour la reconnaître. Aussitôt que le canot s'est approché de la côte, il est sorti des brousses une vingtaine d'Indiens armés de lances, de grands hânes et de massues ; ils étaient tout nus, portaient seulement des coiffures faites avec des morceaux d'étoile qui paraissaient être de corail. Ils étaient de haute stature et très-mâles, et avaient des cheveux courts et en spirale. Ils étaient tout nus, portaient également une coiffure faite à la brossassière ; si ce signal d'autres Indiens également armés ont apparu, et lorsqu'ils s'avaient que le canot allait atterrir, ils se formaient avec l'apparence de vouloir empêcher le débarquement. Toute la côte est de pierres blanches et colorées, et à l'heure-coup de fond. Le canot ne pouvait aborder à cause du grand ressac si trouva une entree dans le large et un mouillage pour la frégate. En voyant qu'il était impossible d'accoster sans danger évitait de perdre l'embarcation, on l'a rapprochée à bord, et après avoir tiré une ligne de fond, on a déterminé que l'île devait porter le nom de Saint-Simon ; on pourrait bien l'appeler « l'île des Mochicas » par la quantité énorme de ces insectes qui ont suivi l'embarcation. Cette île se trouve située par 17° 25' de latitude Sud et 239° 16' de longitude du méridien de Téhérappe. Elle est distante du port du Callao de 1.118 lieues marines.

Pour poursuivre notre voyage, le 31 octobre à 9 heures du matin, nous avons découvert à 10° N. O. une autre terre haute avec des brousses et quelques collines. Nous nous y sommes dirigés, et nous avons rencontré une autre île, nommée l'île Saint-Quentin, armée de grandes perches. Ne trouvant sur cette île aucun endroit propice pour faire une reconnaissance (car elle est pleine de récifs), nous n'avons pas amené d'embarcation. Nous avons appelé cette île Saint-Quentin. Elle est située par 17° 30' de latitude Sud et 239° 16' de longitude du méridien de Téhérappe. Sa distance de l'île Saint-Simon est de 38 lieues marines.

Considérant que les terres que nous reconnaissions ne sont pas marquées sur les cartes, et qu'il pourraient y en avoir d'autres semées, on a déterminé de faire une reconnaissance de l'île Saint-Quentin pendant le jour. Le 1^{er} novembre à cinque heures du soir, on a découvert à l'ouest une île basse qui paraissait d'une certaine étendue. Le peu de jour qui restait n'a pas permis de la reconnaître ; on mit en poune pour la nuit, pendant laquelle il a plus bousculé. Le lendemain, il y avait calme, ce qui nous a empêché de nous diriger sur elle. Le 3 novembre, nous en étions approchés dans sa partie N. E., un canot fut envoyé à 9 heures du matin pour voir si y avait un passage susceptible d'être reconnaissable ; mais la côte est tellement pleine de récifs qu'il fut difficile d'arriver à une conclusion. Nous avons donc débarqué à bord et débarqué, avec des démontages de pied ; cependant, ne réussissant pas à débarquer, le canot est revenu à bord à une heure du soir. Nous étions en ce moment en calme, très-près de la côte, qui est très-accrue, et le canot a dû nous remorquer pendant toute la soirée. La nuit nous avons pu nous tenir à une assez faible distance.

Le 4, nous étions approchés de sa partie S. E. avec le vent de N. E., fraîche brise, le canot est allé à la reconnaissance à huit heures du matin, la frégate ayant été amarrée au voile. Le canot a pris la partie de l'île S. E. sans rencontrer d'autre endroit favorable pour débarquer, la côte étant bordée de récifs. Le débarquement étant impossible, nous rappelâmes le canot à 4 heures du soir, et après l'avoir hissé à bord, nous nous rassurons en route. Cette île est beaucoup plus grande que les deux autres et se compose de quantités d'îlots réunis par des bancs de corail, formant au milieu une grande lagune. Elle peut avoir six lieues de long du S. E. au N. O. Son terrain est un peu élevé ; les collines sont converties de gros arbres, avec beaucoup de palmiers, et sont bordées de la rivière. Sa punta est située par 17° 35' de latitude sud et 239° 16' de longitude du méridien de Téhérappe. Elle est distante de l'île Saint-Quentin de 33 lieues marines.

Pour poursuivre notre route, le 6 novembre à 9 heures du matin, nous pénétrâmes à FO. S. O. une haute montagne. Nous avons mis le cap sur elle, et nous avons reconnu que c'était une île très-près, bien que très élevée et couverte de végétation. A 4 heures du soir, arrivant à proximité, nous envoyâmes une embarcation pour la reconnaître dans la portion sud, et avec la frégate nous nous sommes mis au nord.

Une petite éruption de la côte est visible à bord avec deux indigènes qui étaient baignant dans la baie : ils ont apporté des photos qu'ils ont échangées pour des couleurs et autres bagatelles. A 7 heures du soir, l'embarcation est revenue, et nous apprenons par elle que l'île était habité, contenant à peu près 150 personnes de tout âge et sexe. Elle était pleine d'arbres et de coquilles. Nous avons loué tout la nuit pour nous maintenir au vent et pour reconnaître si y avait un mouillage pour la frégate afin de faire un peu d'eau.

Le 7, à 8 heures du matin, le canot est allé en reconnaissance, et lorsque il est revenu, il a rapporté que l'île contenait de nombreux chameaux. Ils ont apporté des cocons, quelques poisons et diverses curiosités qu'ils ont échangées contre des coquilles, des chemises et autres objets. Les Indiens docile, le sont bien formés, corpulents, d'une couleur claire ; ils ont de la barbe, bien qu'en petite quantité ; leurs cheveux sont un peu crépus, mais plusieurs les ont lissés. Ils sont ordinaires normes ; quelques-uns, néanmoins, portent de petits poches faites avec une natte fine. Ils sont très-bien. Les maternels nommés le Río Omacha (merci) ; nous les avons nommés le río de San Christobal (merci). Nous avons également dénommé l'île San Christobal (merci). Ses dimensions sont de 10 lieues de long et de 5 de large. Son altitude est de 17° 45' de latitude méridionale et par 235° de longitude du méridien de Téhérappe. Elle est distante de l'île de la Toussaint de cinquante lieues. A 2 heures du soir, le batteu est revenu, ne pouvant trouver un mouillage ni un endroit sûr pour débarquer autrement que par l'intermédiaire des pugnaces indigènes. Ayant hissé le canot, nous avons poursuivi notre route. Le capitaine a déterminé prendre un îlot, mais il a été déterminé de ne pas trouver aucun qui valait au moins volontairement le coût de la patrie. Un Indien fort jovial, cependant, s'est pris d'amitié pour le second charpentier et est venu avec lui à bord, où il est resté de bonne volonté.

Le 8 novembre, à 9 heures du matin, nous découvrîmes à l'ouest une terre haute qui courrait au N. O., et l'instant où l'Indien l'aperçut, il s'est écrié : « Otaheti ! » montrant l'endroit terrestre, faisant entendre par là que celle que nous voyions s'appelait ainsi. Il a également dit que l'île était habité, et que l'Indien qui l'appelait disait l'instruction, après un examen attentif, en la cohérence du nom qu'il avait donné à la terre qu'il vit dans Otaheti que nous étions chinois, bien que, d'après le contexte de notre position, il manquait encore cent lieues pour compléter sa longitude. Cette île est distante de San Christobal de 19 lieues. Comme nous étions presque en calme, le capitaine n'a pas osé s'approcher de la côte, dont il ne connaît pas la qualité. Les jours des 9, 10 et 11 étaient tous calmes et orageux. Comme l'Indien faisait entendre qu'à Otaheti il y avait peu de vent, et que le vent dans toutes les îles qu'il avait survolées était assez fort, nous avons déterminé d'arriver à Otaheti au plus vite. A 8 heures du soir, le canot est revenu, apportant la nouvelle qu'on avait trouvé une rade assez bonne, avec une aiguille, du lest et du bois.

Le 9, le vent s'est mis au N. E., et, considérant les renseignements apportés par le canot, et ce que disait l'Indien, on a déterminé en conseil d'y aller mouiller pour faire de l'eau et prendre des rafraîchissements ; mais comme le vent était très-fébrile, on a remis cela au lendemain.

Le 10, le vent, dans la matinée, soufflait du S-E., et nous avons trouvées conditions très-bonnes, vis-à-vis de la partie nord de l'île. Ayant expédié un canot pour reconnaître la côte, nous avons pris la bordée de terre ; privés à deux milles du rivage, nous nous trouvâmes par viages brisés, fond de soleil avec des coquilles. Supposant que cette rade serait meilleure que le port rencontré par le canot, on s'est décidé à mouiller où on était. Pendant que on paix les cables, on a tiré une bordée au large pendant un peu plus une heure ; on a viré sur terre et nous avons mouillé.

A 10 heures du matin, étant à deux milles de terre, nous nous trouvâmes subitement sur un récif de corail avec peu d'eau ; au choc dévastateur, la barre s'est rompu en morceaux. Grâce à Dieu, il n'y avait pas de morts ; la frégate touchait seulement par l'arrière, et le vent qui venait de l'île lui a fait prendre la direction du N. O., et avec le peu de marche qu'elle avait, en draguant, elle rencontra une roche qui l'arrêta, en draguant, qui lui a donné la direction au Nord. En finissant la manœuvre, elle a été arrêtée. Quant à la frégate, elle a été arrêtée à un quille près à deux tiers vingt milles d'eau. La frégate était arrêtée, on a visité les pompons, il se trouva qu'il n'y avait rien de nouveau quant à l'eau de la cale. Nous avons tiré de voiles pour agiter l'énergie de la côte, et on a repêché la barre en mettant celle qu'on avait de recharge.

Les jours des 15, 16 et 17 furent tous pluvieux, avec vents variables, et nous nous maintenir à proximité de la côte. Le 18 au matin, on a envolé un canot à terre, avec le pilote-nas, pour bien reconnaître le port. Vers le soir, le canot est revenu avec le caucique de cette partie, et le pilote-nas a déclaré que le mouillage était bon ; nous avons donc sur-sécurisé à y jeter l'ancre pour reconnaître les aravanes de la frégate.

Le 19 novembre au matin, le vent était au N. E., et bien qu'il y eût quelques rafales, nous avons navigué avec le canot qui sonnait en avant, et 43/4 heures du matin nous nous nous mouillions par 17 brasses fond de sable fin, dans la rade, que nous avons nommée *del Apóstol*, située dans la partie S. E. de l'île et dans la portion due *Tahorapé* (qui, dans l'indien, signifie *la rivière des Indiens*). La rade a environ 10 milles de surface et cinq-vingt-cinq arpents d'aires. Dans le port, le pilote-nas a reconnaît le fond de la frégate, et, selon son rapport, deux brousses a peu près de la hauteur qu'il avait relevées à l'arrière et un peu plus d'une brousses à la jonction de l'arrière. Cependant, comme le navire ne faisait pas d'eau, on pouvait estimer avec raison que ses œuvres vives n'avaient pas souffert. Les courants qu'il éprouve dans ce port (bien que la mer y marre à peine deux pieds) sont obligés de mouiller la frégate à quatre ancres. Comme San Matías n'est pas dans la portion due *Tahorapé* de l'île d'Otaheti, et le vice-roi la recommandait également dans son instruction, le commandant de la frégate a décidé qu'une chaîne ferait le tour, dans le but d'accomplir le mandat royal. De cette mission ont été chargés le 1^{er} lieutenant et moi (t.), avec un pilote, un sergent, trois soldats et l'équipage complet. Nous avons mis six jours à faire ce voyage, et il en résulte la description qui suit :

(La suite du prochain numéro.)

(Le père Amich a écrit ce journal du premier voyage ; le second fut écrit par lui-même.)

Service de l'imprimerie.

Le No 9 du Bulletin officiel des Établissements, annexe 1866, a été déposé aujourd'hui au bureau de la poste.

Samedi 22 Décembre 1866.

MOUVEMENTS DU PORT DE PAPETE.

DU VENDREDI 14 AU JEUDI 20 DÉCEMBRE 1866 INCLUS.

NAVIRE DE GUERRE BRIT.
14 décembre. Avis à vapeur *Lutèce-Tiréville*, commandé par M. Quentin, émissaire des Passagers, ven. des îles sous le vent en 1 jour.

NAVIRES DE COMMERCE ARRIVÉS.

14 décembre. Cabot du Protect. *Sienna*, de 21 ton., pat. Teauu, ven. de Hawaï.
14 décembre. Cabot du Protect. *Charlott*, de 14 ton., pat. Houhou, rent. en relâche.
14 décembre. Gœl. du Protect. *Gosport*, de 20 ton., cap. Henson, ven. de Tahiti en 10 jours, ayant touché à Huahine; 7 passagers; M. et Mme Frank Massé, américaine, et 3 indigènes aborigènes.
14 décembre. Cabot. *Charlott*, de 14 ton., pat. Faré, ven. de Hawaï.
14 décembre. Gœl. *Good Return*, de 80 ton., cap. James Swan, ven. de San Francisco en 13 jours; 1 passager; 1 femme, américaine, débarquée à Tahiti; 20 passagers; 100 ton., pat. Protect. *Zephyr*, de 21 ton., pat. Teauu, ven. de Marques en 1 jour.

NAVIRES DE COMMERCE SORTIS.

15 décembre. Corvette de M. D. Swinburne, commandée par M. W. Swinburne, commandeur, all. à Vanuatu.
NAVIRES DE COMMERCE SORTIS.

14 décembre. Cabot du Protect. *Sienna*, de 21 ton., pat. Teauu, all. à Marques.
14 décembre. Cabot du Protect. *Charlott*, de 14 ton., pat. Faré, all. à Marques.
14 décembre. Gœl. du Protect. *Messanger*, de 30 ton., cap. Papara, all. à Marques.
14 décembre. Cabot. *Charlott*, de 14 ton., pat. Faré, all. à Marques.
14 décembre. Cabot du Protect. *Louisa*, de 6 ton., pat. Nafaro, all. à Raréa; 5 passagers indigènes.
14 décembre. Cabot du Protect. *Morning Star*, de 11 ton., pat. Taaghila, all. à Raréa; 2 passagers, indigènes, dont l'avant-pont déborde.
16 décembre. Heigisod. du Protect. *Surprise*, de 100 ton., cap. McHirish, all. à Marques.
16 décembre. Cabot du Protect. *Charlott*, de 14 ton., pat. Faré, all. à Tapuna.
18 décembre. Cabot du Protect. *Sienna*, de 21 ton., pat. Teauu, all. à Marques en 1 jour.
18 décembre. Cabot du Protect. *Sienna*, de 21 ton., pat. Teauu, all. à Huahine; 1 passager, M. C. Benbow, anglais.
19 décembre. Gœl. du Protect. *Zephyr*, de 20 ton., cap. Henson, all. à Marques.
20 décembre. Gœl. du Protect. *Sienna*, de 21 ton., pat. Teauu, all. à Marques.
BATEAUX SUR RADE.

DE QUÊTE.

16 octobre. Transport à voiles *Doréide*, commandé par M. Gaillet, lieutenant de vaisseau.

16 décembre. Avis à vapeur *Lutèce-Tiréville*, commandé par M. Quentin, émissaire des vaisseaux.

CHALOUPE LOCALE.

21 octobre. Chaloupe locale *Ressource*, pat. Giopuel.

DE COMMERCE.

20 nov. Cabot du Protect. *Decree*, de 8 ton., pat. Mervin.

13 juillet. Gœl. du Protect. *Temeraire*, de 30 ton.

14 novembre. Cabot du Protect. *Sienna*, de 21 ton., pat. Teauu.

22 novembre. Cabot du Protect. *Temeraire*, de 3 ton., pat. Tapuhana.

26 novembre. Cabot du Protect. *Fabulous*, de 4 ton., pat. Tauehu.

4 décembre. Trois-mâts-barque *Angela Mary*, de 38 ton., cap. Macbourgois.

AVIS.—Le capitaine et le capitaine de la *Sienna* ont signifié au Protecteur que les marchandises contenues dans les caisses sont destinées à un usage exclusif pour l'équipage.

Porto, le 21 décembre 1866.

C. WILKENS, consignataire.

PAR LE TROIS-MÂTS-BARQUE *MARY*, CAPITAINE MAUBOURGUES.

Reçu de Sydney et à vendre par le sonnagiste *Eugène, canne, sucre, poivre, riz, sucre blanc, sucre noir, sucre choco, sucre muscado, dattes, fruits de Corinthe; une grande quantité de conserves françaises en boîtes assorties; vin de Hongrie; sucre; châsses à fusil, etc., etc.*

22 déc.-mardi

LIGNE REGULIÈRE POUR L'EUROPE.

Le trois-mâts *france STAFFORDSHIRE* de 3,150 tonnages, commandé par le capitaine J. E. F. Fawcett, est arrivé le 14 décembre. Ce navire, battant le drapeau Anglais, et en route à Liverpool, transborde directement à Liverpool du cocon pressé en sucre, en sucre, et des passagers.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à C. WILKENS.

Agent de la compagnie.

Les sonnagiots ont l'honneur de prévenir le public que, dès le commencement de l'année prochaine, ils débarqueront dans le district de Punaauia une usine pour la fabrication du sucre et de la poudre à canon. Ils qui seraient heureux d'avoir des plantes de cannes peuvent s'adresser des adjoints de M. J. L. D. D. qui se chargeront de leur fournir.

RUEY, AGASSIZ ET C°.

Papete, le 7 décembre 1866.

22 déc.-mardi

PHARMACIE J. PERNET

Rue de Rivoli, Papete

SPECIALITÉS DIVERSES.

Vins médiévaux. Toniques.

Sirup d'iodure de fer et de quinine.

Sirup dépuratif de Cuisinier.

Eau de Vichy. Pâté phosphoré. Pâté pectorale.

Articles de Drôgerie.

321-1897

L'indienne Horsera à Papete, démentant l'avis, est dans l'intention de vendre à M. S. S. Foster, éditeur de *The Times*, le district de Teute, dit district de Teute, ou Teute, dans le district de Pare et inscrit sous le n° 330, p. 35.

L'indigène Tere a Patua, démentant l'avis, agissant au nom de sa propriétaire, Arima, est dans l'intention de vendre à M. S. S. Foster, éditeur de *The Times*, le district de Teute, ou Teute, dans le district de Pare et inscrit sous le n° 68, p. 35.

Le opus n.º 1090 Morobau Papa v. a. Tere a Patua, le ho oia na M. S. S. Foster a te tere a Otahe, te a te meaueia a Pare a te te tonuehi his a 330, p. 35. 433-256-1

L'indigène Tere a Patua, démentant l'avis, agissant au nom de sa propriétaire, Arima, est dans l'intention de vendre à M. S. S. Foster, éditeur de *The Times*, le district de Teute, ou Teute, dans le district de Pare et inscrit sous le n° 68, p. 35.

Le opus n.º 1090 Tere a Patua, e. Tere a Patua, le ho oia na M. S. S. Foster a te tere a Otahe, te a te meaueia a Pare a te te tonuehi his a 330, p. 35. 433-256-1

6 décembre. Trois-mâts, battant le Protecteur, de 172 ton., cap. Molana.
12 décembre. Gœl. du Protect. *Sienna*, de 21 ton., cap. Teauu.
12 décembre. Trois-mâts anglais *St. Jordie*, de 21 ton., cap. Eddie.
12 décembre. Bœg. du Protect. *Sauro*, de 10 ton., cap. Merica.
13 décembre. Gœl. du Protect. *Good Return*, de 50 ton., cap. Hamon.
14 décembre. Gœl. du Protect. *Flying Dart*, de 60 ton., cap. James Swan.
20 décembre. Gœl. américain *Flying Dart*, de 60 ton., cap. James Swan.
20 décembre. Gœl. *Anglia*, de 60 ton., cap. James Swan.

Vapeur *Uncle Sam*, en armement.

MARCHÉ DE PAPETE.

Devoirs apportés sur la place du marché, du vendredi 14 au jeudi 20 décembre 1866 inclus.

Destin.	Quantité	Prix de l'unité	Total	Date	Quantité	Prix de l'unité	Total
Pois (1)	19400 kg.	50	970.000				
	1425 kg. id.	2	2,500				
debois (2)	1250 kg. id.	1	1,250				
pore (3)	770 kg. id.	1	770				
veau (4)	70-16 kg. id.	50	350				
monte (5)	470 kg. id.	2	940				
poissous (6)	380 kg. id.	1	380				
Crin (7)	200 kg. id.	1	200				
Leyenne (8)	250 kg. id.	50	125				
Salade (9)	250 kg. id.	50	125				
Carottes (10)	64 id.	50	32				
Oignons (11)	58 id.	50	29				
Navets (12)	39 id.	50	19.50				
			6,947.500				
			A reporter				
			6,947.500				
			TOTAL				9,121

(1) As marchand chez les bouchers et les bouquinistes.

RESTAUX ARRABUTS A PAPETE.

DU VENDREDI 14 AU JEUDI 20 DÉCEMBRE 1866 INCLUS.

Date	Epices et autres	Bois et brûlés	Marques	Préparations	Résidu
14 déc.	Bœuf	1	Georges	unis avec	Administrat'n.
15	Bœuf	1	id.	id.	Transpor-
16	Bœuf	1	id.	id.	id.
17	Bœuf	1	B	Bœuf	Huahine.
18	Bœuf	1	B	id.	id.
19	Bœuf	1	B	id.	id.
20	Bœuf	1	B	id.	id.

L'indigène Horsera à Taitaa démentant à Papete, est dans l'intention de vendre à M. J. D. Byrnes à Taitaa, le terrains *Ua Ua* dans le district de Maitea, situés dans le district de Maitea et non inscrits.

La femme indigène Matelau à Maraeau, démentant à Hiliian, est dans l'intention de vendre à M. J. Gibson, le terrains *Ua Ua* dans le district de Maitea et inscrits sous les n° 330 et 690.

L'indigène Matelau à Maraeau, démentant à Hiliian, est dans l'intention de vendre à M. J. Gibson, le terrains *Ua Ua* dans le district de Maitea et inscrits sous les n° 330 et 690.

La femme indigène Fenua à Taitaa, démentant à Papete, est dans l'intention de vendre à M. A. J. Labbé la terre *Ua Ua* située dans le district de Taitaa, non inscrits sous le n° 333, p. 211.

La femme indigène Fenua à Taitaa, démentant à Papete, est dans l'intention de vendre à M. A. J. Labbé la terre *Ua Ua* située dans le district de Taitaa, non inscrits sous le n° 333, p. 211.

La femme indigène Matelau à Maraeau, démentant à Papete, est dans l'intention de vendre à M. A. J. Labbé la terre *Ua Ua* située dans le district de Taitaa, non inscrits sous le n° 333, p. 211.

La femme indigène Matelau à Maraeau, démentant à Papete, est dans l'intention de vendre à M. A. J. Labbé la terre *Ua Ua* située dans le district de Taitaa, non inscrits sous le n° 333, p. 211.

La femme indigène Tere a Patua, démentant l'avis, agissant au nom de sa propriétaire, Arima, est dans l'intention de vendre à M. S. S. Foster, éditeur de *The Times*, le district de Teute, ou Teute, dans le district de Pare et inscrit sous le n° 68, p. 35.

Le opus n.º 1090 Tere a Patua, e. Tere a Patua, le ho oia na M. S. S. Foster a te tere a Otahe, te a te meaueia a Pare a te te tonuehi his a 330, p. 35. 433-256-1

La femme indigène Tere a Patua, démentant l'avis, agissant au nom de sa propriétaire, Arima, est dans l'intention de vendre à M. S. S. Foster, éditeur de *The Times*, le district de Teute, ou Teute, dans le district de Pare et inscrit sous le n° 68, p. 35.

Le opus n.º 1090 Tere a Patua, e. Tere a Patua, le ho oia na M. S. S. Foster a te tere a Otahe, te a te meaueia a Pare a te te tonuehi his a 330, p. 35. 433-256-1

GAISSE AGRICOLE.

L'indigène Horsera à Taitaa, démentant à Papete, est dans l'intention de vendre à M. S. S. Foster, éditeur de *The Times*, le district de Teute, ou Teute, dans le district de Pare et inscrit sous le n° 68, p. 35.

Le opus n.º 1090 Tere a Patua, e. Tere a Patua, le ho oia na M. S. S. Foster a te tere a Otahe, te a te meaueia a Pare a te te tonuehi his a 330, p. 35. 433-256-1

AFATA FAAPAU.

T. le opus n.º 1090 Horsera à Taitaa, e. T. le opus n.º 1090 Tere a Patua, le ho oia na M. S. S. Foster a te tere a Otahe, te a te meaueia a Pare a te te tonuehi his a 330, p. 35. 433-256-1

T. le opus n.º 1090 Horsera à Taitaa, e. T. le opus n.º 1090 Tere a Patua, le ho oia na M. S. S. Foster a te tere a Otahe, te a te meaueia a Pare a te te tonuehi his a 330, p. 35. 433-256-1